

Ma chère,



1

«Ce danger — essentiel pour tout homme — se trouve symbolisé par le fait saillant du mythe de Persée : le combat contre Méduse, reine des Gorgones.

Les Gorgones, trois sœurs : Méduse, Euryale et Sthéno, sont des monstres. Elles ne peuvent donc symboliser que l'ennemi intérieur à combattre. Les déformations monstrueuses de la psyché sont dues aux forces perverses des trois pulsions : socialité, sexualité, spiritualité. La pulsion spirituelle et évolutive prévaut sur les autres. La reine des Gorgones, Méduse, doit donc symboliser la perversion de la pulsion spirituelle : la stagnation vaniteuse.

Cette signification est particulièrement soulignée par un trait symbolique qui prête à Méduse une chevelure faite de serpents.

Mais la chevelure faite de serpents est également l'attribut d'autres figures monstrueuses : les Erinnyes, symbole du tourment de la culpabilité refoulée. L'attribut commun accuse la solidarité entre vanité et culpabilité refoulée. La vanité n'est autre que le refoulement de la culpabilité. Méduse symbolise donc la vanité coupable.

D'une hideur effrayante, Méduse, d'après une autre version, est magiquement séduisante. C'est la vanité qui est séduisante, et la culpabilité qui est effrayante. Ce même dualisme est d'ailleurs vrai pour toute perversion : les perversions des désirs corporels, elles aussi, sont à la fois séduisantes et repoussantes. La liaison entre les trois formes de perversion est indissoluble (ce que le mythe exprima en les représentant comme sœurs). L'homme atteint par la perversion spirituelle ne saurait échapper au pervertissement (exaltatif ou inhibitif) des pulsions corporelles : le principe dominant (reine des Gorgones) est constitué par l'exaltation vaniteuse et l'inhibition coupable des désirs corporels (sœurs de Méduse).

Il n'est plus question de tergiverser davantage au sujet de ce que tu évoques dans un de tes derniers emails. À savoir : **«est-il sain, utile, voir même nécessaire de balancer la vérité de quiconque à sa figure» ?** À moins que ce ne soit que ce qu'on en voit, pour le moins. Tout en sachant qu'il n'est jamais neutre ni innocent de faire feu de tout bois pour quiconque d'entre nous ! Ce, du point de vue de la jouissance que l'on retire à faire mal.

Mais surtout, de quelle vérité s'agira-t-il ? Ceci écrit, sans aller non plus jusqu'à dire : **«autant de gens, autant de vérités»**. Elargissons donc notre propos,² si tu le veux bien. Sans tomber dans trop de fastidieuses définitions non plus.

Néanmoins la vérité dont nous parlons bien souvent est-elle celle de la logique formelle. Autant dire celle que la rumeur publique répand presque systématiquement, et logiquement pour une fois. Celle, non moins équivoque, de celle et celui qui ont vu ? Ou, tout à la fois ?

Plus précisément, serait-ce question de la vérité de l'artiste, du scientifique, de l'historien, de l'enseignant, du croyant ? Ou encore celle du pessimiste, du dépressif, de l'oisif, de l'optimiste béat, du paranoïaque obsessionnel, de l'hystérique et enfin de la presse à sensation, que sais-je encore ? Quand elle n'est pas celle de plusieurs de ces «concepts» à la fois. Car personne ne niera qu'un physicien ou un mathématicien, puissent être tous deux des déprimés etc.

Sans oublier **la vérité toute nue**, laquelle n'existe certainement pas davantage que l'Arlésienne, dont tout le monde parle, sans jamais la voir. À l'instar de Godot, que nous attendons toujours !

Bref, la recherche de sa vérité est un long et fastidieux chemin. Les poètes eux-mêmes s'y sont essayés, bien avant la science. Avec les mêmes chances de succès.

Toujours est-il qu'on ne s'en sort pas aussi aisément qu'il y paraît à première vue. Ce, d'autant plus qu'il se pourrait bien que la vérité ne dépende que de la position de l'observateur. À moins, que ce ne soit de ses intérêts, de sa puissance etc. Autant d'observateurs, autant de visions différentes. En somme.

En revanche, la vérité de l'exploité rejoint pour une fois celle de son exploiteur. Au sens où tous les deux sont des opprimés ! Amen.

Pratiquement parlant cette fois, les journalistes courent le monde, se font prendre en otage etc., pour nous informer mieux disent-ils. Comme si télévision, images et vérité étaient indissociables.

C'est ainsi qu'à entendre les médias, le mal du siècle proviendrait d'un manque d'informations. On nous abreuve cependant d'images plus sensationnelles et immédiates les une que les autres. À tel point que les reportages priment, bien souvent, sur les secours aux victimes, etc.

Et puis, l'exemple de Timisoara, en Roumanie est encore dans nos têtes, là où la télévision nous faisait part de l'existence d'un véritable charnier, imputé à Ceausescu qui, dans les années 90, venait de tomber. Une polémique avait ensuite éclaté sur l'existence du prétendu ossuaire, qui s'était révélée n'être qu'une mise en scène de plus.

Autre contre-vérité, d'état celle-là, la présence d'armes dites de destruction massive en Irak, qui servit de prétexte aux armées impérialistes pour intervenir et détruire ce pays. Et il y en eut d'autres aussi probantes, si besoin était. Ceci dit, sans oublier non plus tout ce qui s'est dit à propos de la légitimité de la création de l'état d'Israël qui mit le feu au Moyen-Orient, au sortir de la Seconde Guerre Mondiale.

Et nous pourrions passer à la justice, dont la mission serait la recherche de la vérité. Laquelle obligation se double, bien souvent, de celle du maintien de l'ordre qui prime. Mais, laissons cela.

¹ Méduse, la plus terrifiante des trois Gorgones. Celle qui pétrifie toute personne qui ose croiser son regard.

² Sans omettre a priori que toute vérité ne soit pas forcément bonne à dire.

Il en résulte que l'homme sachant vaincre la vanité coupable échappera par là même au pervertissement des pulsions corporelles : si les désirs ne s'exaltent pas vaniteusement, ils ne seront pas atteints par l'inhibition coupable. En triomphant de la reine Méduse, Persée échappe à l'emprise de ses sœurs. Le mythe l'indique par un trait symbolique : Persée, après sa victoire sur Méduse, est poursuivi par Euryale et Sthéno, qui ne parviennent pas à le rejoindre.

L'analogie symbolique entre Méduse et les Erinyes (chevelure faite de serpents), la liaison réelle entre vanité et culpabilité refoulée, laisse prévoir que le moyen de combattre Méduse doit être identique à celui qui protège contre les Erinyes. Or, contre la culpabilité issue de l'exaltation vaniteuse des désirs, il n'est qu'un seul moyen de sauvegarde : réaliser la juste mesure, l'harmonie. Le mythe grec l'exprime par une symbolisation extrêmement précise : le coupable n'est sauvé de la poursuite des Erinyes qu'en se réfugiant dans le temple d'Apollon, dieu de l'harmonie. Sur le fronton du sanctuaire on lit ces mots qui résument toute la vérité cachée des mythes : «Connais-toi toi-même.» L'unique condition de la connaissance de soi est l'aveu des motifs cachés, qui, parce que coupables, sont habituellement refoulés par vanité. L'inscription révélatrice signifie donc : défoule ta culpabilité, ou — ce qui revient au même — abaisse ta vanité. Échapper aux Erinyes et abattre Méduse, c'est une seule et même chose. La vérité psychologique, conforme au sens caché des mythes, révèle l'unique moyen : la clairvoyance à l'égard de soi-même, contraire de l'aveuglement vaniteux et médusant.

C'est précisément ce qu'exprimé, jusque dans les moindres détails de la symbolisation, le mythe de Perses. Le motif central du mythe de Persée est la difficulté d'affronter Méduse : Quiconque voit la tête de Méduse est pétrifié.

Voir Méduse signifie : reconnaître la vanité coupable, percevoir à nu sa propre culpabilité vaniteusement refoulée que personne ne tient à s'avouer, dont nul ne supporte la vue. La vanité coupable, faiblesse essentielle de tout homme, se définit donc ainsi : elle est l'exaltation inharmonieuse des désirs (culpé), liée à l'idée d'être parfait (vanité), malgré l'exaltation malsaine (ou malgré l'inhibition malsaine) des désirs naturels.³»

Pédagogiquement parlant, est-ce bien efficace de balancer ce que l'on pense, sous prétexte que cela nous paraît vrai, sans se préoccuper de la capacité d'écoute de son vis-à-vis ? Non, bien entendu ! Enfin, vouloir convaincre à tous prix équivaut à ne jamais le pouvoir.

C'est ainsi que dire une chose, même vraie, n'est toujours rien faire ! Et, rien ne sert d'argumenter crois-moi. Tout au contraire. Et puis, la mythologie⁴ ne nous est d'une aide que très relative. Non pas parce qu'elle émane d'une société à jamais disparue. Mais parce qu'elle se prête à un nombre infini d'interprétations. D'où, le bon usage de la mythologie, dirons-nous.

Cela dit, si chacun d'entre nous n'a jamais qu'une propre vérité, elle finit toujours par nous rattraper ! Quels que soient les efforts que nous prodiguons à faire en sorte qu'elle ne nous revienne jamais dans la figure. Sans compter que l'énergie que nous déployons à cet effet tend, par ailleurs, à nous manquer là où nous en aurions réellement besoin. En vertu du principe qui veut que nous ne puissions être à deux endroits à la fois.

Il n'empêche, nous vivons une époque qui aurait tendance à ne considérer que la vérité apparente. Autrement dit, celle des images. Associée à cette autre vérité qui tendrait à ne réduire le sens de l'existence qu'à une «obligation» de se faire plaisir ! Avec toutes les conséquences que ces choix entraînent.

Mais qu'à cela ne tienne, se disent la plupart d'entre nous, du moment que ça ne se voit pas. Ce, au nom du conformisme social, autrement appelé : le qu'en-dira-t-on, ou encore : l'effet moutons de Panurge.

Sans compter que la vérité pour la vérité n'est qu'un privilège ou idéal de l'enfance. Un comportement des plus infantiles en somme. Comme si dire la vérité, ou l'avouer, nous déchargeait d'une certaine culpabilité. Ne dit-on pas aux enfants : «une faute avouée est à moitié pardonnée» ? D'où le besoin psychologique qu'ont plus tard les délinquants, parfois, de soulager leur conscience. Comprenez qui pourra ? Comme si la sanction, puis le pardon social les ramenaient à une situation antérieure. Celle où papa et maman agissaient de la sorte. Enfin, qui niera que le comportement délinquant ne soit qu'une continuité de la petite enfance ? Pas moi en tous les cas !

Educativement parlant, tout fonctionne à partir de phénomènes identificatoires, tous bien connus aujourd'hui. C'est ce que l'expression «les chats ne font pas des chiens » veut dire ! La voilà, si toutefois elle existe, notre vérité. Autant dire que pour avoir une chance de parvenir à la saisir, il faille remonter à celle de ses propres parents. Sur trois générations au moins. Ce qui nous réduit, bien souvent, à ne pouvoir faire que des hypothèses, plus ou moins proches de la vérité.

Ici, intervient un phénomène inconscient que la psychanalyse, elle seule, a mis au jour. À savoir : **la résistance** que nous opposons à toute révélation de «la vérité» que nous ne sommes pas en mesure d'accepter.

C'est **le déni** de la psychanalyse ! Opposition qui paraît être l'œuvre du petit garçon ou de la petite fille qui demeurent vivants en nous jusqu'au bout. Autrement dit, une survivance de l'enfance que nous aurions dû enterrer lors du passage à l'âge adulte ! Sous-entendu, au moment où il aurait fallu «tuer» notre père ou notre mère. Ceci dit, pour celles et ceux qui y renoncèrent. Là, je parle de phénomènes inconscients.

Ce qui tendrait à dire que si nous avons jamais une vérité elle ne peut être qu'inconsciente. Autrement écrit encore : sans théorie éprouvée, il n'y a guère d'accession à la vérité possible !

Peut-être ai-je plus embrouillé ton raisonnement qu'autre chose. Mais je demeure convaincu que la recherche de la vérité est plus une attitude, en soi, qu'un objectif à atteindre. À mon sens enfin, recherche de la vérité et culture sont indubitablement liées, on le voit. Elles font même parties intégrantes l'une de l'autre. C'est plus que certainement un combat contre les démons. Comme une survivance du monde antique ! Étienne.

³ Paul Diel, **Le symbolisme dans la mythologie grecque**, Payot, Paris 1991, pages : 93/94/95.

⁴ Voir la citation ci-contre.